

L'Europe avait joui de la paix, au moins d'une paix apparente, depuis trente-neuf ans. Elle s'était longuement reposée des grandes luttes dans lesquelles la France républicaine ou impériale, mais toujours révolutionnaire, avait succombé sous l'effort des puissances conjurées. On pouvait croire que les idées se développaient plus sûrement en temps de calme que pendant le tumulte des batailles et que la régénération des peuples s'opérerait enfin sans secousse et sans convulsion douloureuse. Raisonnable ou non, cette espérance est aujourd'hui détruite. Le sort du vieux monde est encore une fois abandonné à la chance des armes. Qui peut prévoir la durée et l'issue d'une guerre dans laquelle sont engagés les intérêts et surtout l'orgueil des trois premières nations de l'Europe? N'entrons-nous pas dans un cycle de désolation, auprès duquel la période pacifique dont nous sortons sera regardée comme un âge d'or? Ne voyons-nous pas la belle théorie du progrès s'évanouir comme un rêve devant la triste réalité des faits, et l'histoire ne tourne-t-elle pas perpétuellement dans le même cercle d'espérances, de déceptions, de perfidies et de violences?

Telles sont les pensées lugubres suggérées par les événements qui s'accomplissent sous nos yeux. Essayons cependant de leur trouver une moins triste interprétation. Il serait aussi insensé de méconnaître les transformations progressives de la société que de nier les découvertes évidentes et palpables de la science et de l'industrie. Les perfectionnements peuvent être trop lents à notre gré; mais cette lenteur est une condition nécessaire de toute croissance et de tout développement dans la nature extérieure. Si quelque jour la marche de l'histoire nous paraît accélérée, ou si, du haut des montagnes qu'il nous faut gravir, nous découvrons les sublimes perspectives de l'avenir, prenons garde aux mécomptes et aux désappointements qui vont suivre. Qu'était-ce que la révolution de 1848 pour la France? Était-ce la liberté positivement conquise, la république actuelle et présente? Hélas! non, puisque le trésor nous est échappé, puisque la vision s'est évanouie. Mais enfin, qu'était-ce donc? C'était la révélation de la réalité prochaine mais encore insaisissable. C'était la terre promise entrevue: il semblait que nous la touchions et que nous y marchions déjà; mais il fallait descendre des hauteurs révolutionnaires et perdre de vue le but glorieux. Il y avait des précipices à franchir, des marécages à traverser; c'est là qu'a failli le cœur des faibles; c'est là que des guides lâches et menteurs ont voulu nous perdre et nous embourber. Cependant nous avançons toujours, et, même à travers ce labyrinthe d'infamie, nous nous sommes rapprochés de la délivrance sociale. Ce n'est pas dans la loi du monde moral qu'est la déception; il faut accuser nos propres calculs, nos impatiences, nos élans irréfléchis, nos découragements, qui nous livrent comme une proie facile à l'imposture.

Cette guerre elle-même, hypocrite et fausse dans son principe, ne peut manquer d'être fatale à ceux qui l'ont tramée; elle finira donc par être utile aux nations qui en souffrent aujourd'hui. Il est deux résultats qu'elle amènera presque infailliblement. D'abord elle achèvera de ruiner la double superstition de la gloire militaire et du bonapartisme. Ensuite elle se transformera en guerre révolutionnaire, c'est-à-dire que de mensonge elle deviendra vérité. Cette guerre révolutionnaire existe; mais on avait l'impudence ou la naïveté de l'appeler la paix. Trois millions d'hommes armés tiennent les peuples de l'Europe en état de siège, et on appelle cela la paix! Les assiégés pendent ou fusillent leurs prisonniers de guerre; ils les entassent dans les galères ou dans les cachots; mais on appelle toujours cela la paix. Les assiégés n'ont fait que deux grandes sorties depuis tantôt quarante ans que cette paix dure, et peut-être ils ne croyaient pas le moment venu d'en faire une troisième. Mais puisque l'occasion se présente, ils en profiteront sans doute; puisqu'une diversion est faite, puisque la division se glisse dans le camp de l'ennemi, qu'attendraient-ils de plus pour le surprendre et mettre fin, par un même coup de vigueur, aux nouvelles et sanglantes querelles de la politique comme à l'ancienne et hideuse parodie de la paix?

Telles sont les conséquences probables des prémisses posées par l'histoire de l'année qui s'achève. Mais avant de porter un jugement définitif sur cette année 1854, attendons que sa dernière heure sonne et qu'elle laisse échapper son dernier mystère; attendons que sa dernière parole, que son dernier cri de triomphe ou de fureur, que son dernier sanglot nous arrive de l'ancien monde.